

MICHEL LE CHOUF

LES FILS DE
L'HISTOIRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533922

Dépôt légal : août 2026

De l'écriture du premier au dernier chapitre, ce roman a
parcouru bien des milles marins.
Il a longé les côtes bretonnes, traversé quatre fois le golfe
de Gascogne, est allé et revenu deux fois de l'archipel des
Açores, a erré dans les lochs écossais.
Il est né au fur et à mesure des manœuvres, des passages
de front, des calculs de route, des repas sur la tranche, des
tête-à-tête avec ma caisse à outils, des disputes avec le
soleil, lorsqu'il se cachait de mon sextant juste au moment
de la méridienne et ne ressortait qu'au moment où j'étais
occupé à manœuvrer, ou à récupérer, solitaire, dans les
bras de Morphée.

Ce roman a été pétri en pensée au fil des quarts de nuit.

*Les bateaux seraient plus en sécurité au port, mais ce n'est
pas pour cela qu'ont été construits les bateaux*
P. Coelho

Prologue

*Comprenne qui voudra
Moi, mon remords, ce fut la malheureuse qui resta sur le
pavé
La victime raisonnable, à la robe déchirée, au regard
d'enfant.
Découronnée, défigurée, celle qui ressemble aux morts qui
sont morts pour être aimés.
Une fille faite pour un bouquet et couverte du noir crachat
des ténèbres.
Une fille galante comme une aurore de premier mai.*

Paul Éluard

Je suis au pied du château d'Hennebont. La ville porte encore les stigmates de la Seconde Guerre mondiale. Elle est moins abîmée que sa grande sœur Lorient, mais, avec son pont coupé en deux et ses nombreuses maisons détruites, on ne peut pas dire qu'elle soit resplendissante. Malgré cela, c'est une belle journée qui s'annonce. Une journée ensoleillée de fin de printemps comme il en existe en Bretagne bien plus souvent qu'on ne le dit. L'eau du Blavet reflète le bleu du ciel et coule vers la mer accélérée par le jusant de marée.

La fin de la guerre, bien que tardive dans ce coin, ajoute à ce sentiment de bien-être qui m'a envahi depuis que j'ai posé le pied sur la terre de ma région natale.

Je suis sorti de mon état de béatitude par des cris.

J'aperçois non loin de là un attroupement bruyant. Des gens s'invectivent. Sur le plateau d'un misérable camion hors d'âge, des hommes sont en train de tondre des femmes. Une partie de la foule tente de s'y opposer, mais un cordon de sécurité constitué de gros bras les empêche d'approcher. De toute façon, les opposants sont trop peu nombreux. Les gens sur le trottoir d'en face encouragent les coiffeurs d'un jour. Ils insultent les femmes se trouvant sur le camion, les traitant de

« poules à boches ». Certaines menaces fusent : « Tu as fait la putain pendant quatre ans, maintenant tu vas payer. »

Sur le camion, un homme, apparemment d'humeur festive, joue du tambour pour mieux attirer la foule. Un autre tient une pancarte sur laquelle est écrit grossièrement « char des collaboratrices ». À leurs côtés, des femmes non tondues participent à la préparation de la tonte pour qu'elle soit plus efficace.

Quelle vengeance assouvissent-elles en aidant les hommes à accomplir cette infamie ? Faut-il qu'elles aient beaucoup souffert ou qu'elles fussent jalouses à un moment donné de celles que l'on dépouille maintenant de leur premier atout de séduction, leur chevelure, en les accusant de « collaboration horizontale » ?

Je trouvais que ceux qui tondaient les femmes avaient le même regard que celui des jeunes Allemands que j'avais vus sur des photos de la propagande nazie. Des jeunes gamins blonds dans des uniformes impeccables qui, mitraillette au poing, encadraient les prisonniers de notre armée de 1940 arrivant en Allemagne.

Le trottoir d'en face commence à jeter à ces femmes des épluchures de légumes et toutes sortes de déchets. J'assiste impuissant à ce châtiment infamant.

J'avais entendu dire que, dès la Libération, de telles pratiques avaient eu lieu en France,

mais nous sommes en juin 1945. Pourquoi tant de haine, aussi longtemps ? Pourquoi la libération de mon pays doit-elle passer par cette tonte des femmes ? Et ceci, parfois au vu et au su des représentants de l'autorité.

Ces femmes boucs émissaires sont souvent des femmes seules sur lesquelles il est plus facile d'assouvir une haine considérée surtout par les résistants de la dernière heure comme un paravent à leur passivité face à l'occupant durant ces quatre dernières années.

Elles sont toutes assez jeunes, vêtues sans distinction particulière, le visage grave, tendu et sombre. Leurs vêtements portent les traces de la résistance qu'elles ont tenté d'opposer à leurs juges d'un jour. Beaucoup baissent la tête, l'air contrit, n'osant regarder devant elles. L'une d'elles, debout,

essuie ses larmes, on vient de dessiner au rouge à lèvres une croix gammée sur son crâne fraîchement tondue. Ce rouge à lèvres, encore un attribut de la séduction féminine détourné. Une seule se tient droite, regardant froidement loin devant. Les poings serrés, elle doit de façon imaginaire en référer à quelqu'un, lui disant qu'elle ne craquera pas contrairement à ce que ses tortionnaires espèrent. Ce sera la dernière à être tondue. Son abondante chevelure rousse et sa haute taille la rendent particulièrement visible. Lorsque c'est son tour, le préposé coiffeur peine à accomplir sa tâche tant sa chevelure est dense. Cela a pour effet de faire durer le supplice de la jeune femme. Au fur et à mesure que ses belles mèches tombent sur le plateau du camion, la foule du trottoir d'en face applaudit, comme pour un final de feu d'artifice. La chute de ses boucles de feu enchante la foule. Faut-il que la populace n'ait plus rien à se mettre sous la main pour avoir transféré sa haine de l'occupant sur ces faibles femmes ?

La rouquine doit être moins faible que les autres, car, lorsque sa tonte est terminée, elle saisit une poignée de ses mèches rousses tombées à terre, se dresse et désignant l'homme tenant sur le camion la pancarte « char des collaboratrices », elle crie à la foule : « Lui, n'a pas couché, mais il a fait pire, ceux qu'il a vendus aux Allemands ne reviendront jamais ».

Elle est immédiatement poussée du camion, mais tombe fort heureusement du bon côté de la rue. Les autres sont conduites sans ménagement du mauvais côté. Elles vont y subir les insultes et les crachats de la foule en délire. Les gendarmes qui ne devaient pas être très loin et qui, jusque-là n'ont pas empêché le déroulement de la cérémonie interviennent afin que cela ne se termine pas par un lynchage. Les autorités ont visiblement décidé de lâcher la laisse au petit peuple afin qu'il se lave de sa propre honte, mais point trop n'en faut.

De l'autre côté, j'aperçois la jeune femme tenant toujours sa mèche de cheveux roux, de braves gens l'ont aidée à se relever. Après avoir essuyé ses genoux ensanglantés avec le pan de sa robe, elle se faufile vers le port à la faveur de l'indescriptible cohue qu'a provoquée l'arrivée des gendarmes. Je ne sais pas pourquoi, mais je décide de la suivre. Au bout

d'un moment, elle m'aperçoit. Je dois être facilement repérable, car je suis le seul à me diriger vers le port.

Elle se met à courir. Je l'appelle, mais cela a pour effet de l'inciter à accélérer. Je tente de la rassurer, mais, soit elle ne m'entend pas, soit elle a peur de moi. Je réalise à ce moment-là que filant vers le pont, elle n'a d'autre intention que de se jeter à l'eau. En effet, le pont ne traverse plus la rivière du Blavet, puisqu'il a été coupé en son milieu par une charge explosive posée par l'occupant en fuite devant l'avancée des alliés. Comme elle est pieds nus, je devrais pouvoir la rattraper, mais elle est plus rapide que je ne le pensais. Je ne parviens qu'à effleurer le tissu de sa robe au moment où elle se jette dans la rivière.

Je la vois tomber comme au ralenti.

Je me vois sauter juste derrière elle.

C'est la fraîcheur de l'eau qui me réveille.

Ou plutôt le froid sur mon corps couvert de sueur, comme à chaque fois que je fais ce cauchemar. Je suis en nage.

Je sais qu'il ne s'agit pas d'un cauchemar, mais d'images gravées dans ma mémoire. Fraîchement revenu en France à la fin de la guerre, je m'étais rendu à Hennebont saluer les parents de mon ami Jean-Paul, pilote dans la Royal Air Force dans la même escadrille que moi, mort aux commandes de son avion au-dessus de l'Atlantique.

Nous étions ensemble, basés aux Açores, à faire la chasse aux sous-marins allemands qui traquaient les convois de navires dans l'Atlantique.

Je regarde le radio-réveil du modeste hôtel dans lequel je viens de passer la nuit, il est cinq heures.

De toute façon, je n'allais pas tarder à me lever.

S'il y a bien un jour où je dois être à l'heure, c'est aujourd'hui, 21 avril 1987.

Je suis invité à la prise de commandement du navire de mon fils.

Aujourd'hui, à Toulon, le capitaine de frégate Guillaume Mahec prend le commandement du tout nouveau sous-marin nucléaire d'attaque « Casabianca » en présence de son père, le Flight Lieutenant Philibert Mahec... moi.

Chapitre 1. Philibert (1987)

L'uniforme interdit

Je sors de ma valise avec précaution, mon vieux uniforme de la RAF, je passe tendrement ma main sur l'écusson bleu cerclé d'une dorure avec une couronne en son sommet. En son centre, une figure symbolisant des vagues surmontées d'une autre couronne entourées des lettres « Coastal Command » – « Royal Air Force » et à sa base, en lettres dorées sur fond noir, notre devise : « Constant Endeavour ».

Que de temps écoulé et d'aventures vécues depuis le jour où j'ai endossé cet uniforme ! Voilà quarante-cinq ans que je ne l'ai plus porté. C'est, un peu plus que l'âge du capitaine de frégate Guillaume Mahec auprès de qui je vais être aujourd'hui.

Je suis certain qu'il aura, lui aussi, une pensée pour sa maman absente.

Moi qui ai pourchassé les sous-marins allemands pendant une bonne partie de la Seconde Guerre mondiale, je suis invité ce matin par les sous-mariniers français à honorer l'un des leurs... mon fils.

Je me regarde dans la glace. Je suis un vieil homme. Mon uniforme est devenu trop grand, mais je le porte fièrement. Certes, il est un peu élimé, mais il n'a jamais été aussi propre. Je l'ai entretenu avec soin, car c'est l'objet le plus précieux que je possède. La dame de la buanderie de mon quartier m'avait même offert une housse d'un tissu particulier permettant de préserver les costumes précieux conservés dans les musées. Pendant la guerre, nous avions d'autres préoccupations que la propreté de nos vêtements et, tout compte fait, je le trouve bien plus beau aujourd'hui, d'autant que nous ne sommes plus très nombreux à pouvoir le porter... Beaucoup sont partis.

La seule fois où je n'ai pas été fier de le porter fut à mon arrivée à Lorient en 1945 après l'Armistice.

Après avoir posé mon avion, un bi-moteur Mosquito, sur la base aérienne de Lann Bihoué fraîchement reprise aux Allemands, une fois remplies les formalités qui m'amenaient

en France, je me suis précipité pour revoir la ville, ou du moins ce qu'il en restait.

Un camarade m'avait conseillé de ne pas y aller en uniforme, la RAF ayant laissé de mauvais souvenirs aux habitants du coin. En fait, je ne risquais pas d'incommoder quelqu'un puisque la ville était déserte, elle avait été évacuée en 43. Ce n'était plus qu'un tas de ruines. Je m'en étais douté lorsque j'avais effectué mon approche d'atterrissage, mais voir ça au niveau du sol, c'était une tout autre chose et quand je dis chose, c'était le seul mot convenable. Il n'y avait tout bonnement plus de ville. C'était un royaume de pierres. Certaines étaient regroupées en tas, au sol, dans l'attente d'un enlèvement qui tardait à venir, car tous ces travaux étaient menés à mains d'hommes. D'autres moellons étaient toujours à leur place, empilements précaires de ce qui, par le passé, devait être des pignons d'immeuble. Tels des moignons tendus désespérément vers le ciel, ils menaient une lutte improbable contre la gravité.

Ils s'obstinaient à tenir debout, symbole de la résistance des hommes et des femmes de cette cité écrasée par la guerre. J'avais l'impression qu'ils voulaient tenir jusqu'au retour de la vie dans les rues qu'ils délimitaient par le passé... cela allait prendre plusieurs années !

Lorsque mon frère aîné, Henri, était parti pour la Grande Guerre, en 1914, je n'étais qu'un jeune adolescent, mais j'avais compris qu'une des étapes de son engagement dans la Marine se trouvait être le port de Lorient et qu'il lui tardait de découvrir cette ville dont il avait tant entendu parler. Il avait 19 ans, habitait à 28 kilomètres, mais ne s'y était jamais rendu. Il la fantasmait, mais voilà, désormais, elle n'existe plus. Dès le 23 août 1940, Lorient avait subi les premiers bombardements. Les raids aériens s'étaient progressivement intensifiés, de jour comme de nuit, durant les années 1941 et 1942. Il s'agissait d'isoler les bases de sous-marins en dévastant les villes qui les abritaient. Lorient était donc devenue une cible prioritaire. Malgré cela, la base sous-marine de Keroman ne tomberait qu'après la chute de Berlin.